

et d'Ohrid (au sud). Vers 1600 le clivage religieux entre les régions, et aussi entre villes et campagne, est néanmoins déjà observable : les villes situées à l'est des montagnes (Prizren, Priština, Vučitrn, Ohrid, Struga, etc.) étaient ainsi beaucoup plus islamisées que les villes du sud-ouest (Berat, Vlora, Gjirokastra, Delvina, Korça, etc.), qui sont encore vers 1550 des villes complètement chrétiennes. Les villes du nord (Kosovo et l'ouest de la Macédoine actuelle), où il y avait une importante communauté catholique, étaient massivement passées à cette époque-là à la nouvelle religion, tandis que les villes du sud, où l'orthodoxie était plus puissante que ne l'était le catholicisme au nord, avaient pu mieux préserver leur identité. L'auteur illustre cette évolution contrastive par des chiffres suggestifs. Qui ont été les agents de l'islamisation ? Aux hommes provenant des familles anciennes, la conversion à l'islam avait permis, certes, de préserver leur position sociale. De même, les membres des guildes (*esnaf*) étaient majoritairement des musulmans (dans la seconde moitié du XVI^e siècle, il y avait 1686 artisans musulmans, à l'encontre de 39 chrétiens). Mais quelle est la raison profonde de cette conversion rapide qui embarrasse l'historien de la région ? L'auteur ne cherche pas une explication globale du phénomène, mais il souligne néanmoins le rôle que l'absence d'une tradition étatique a dû jouer dans ce processus.

La dernière partie de l'ouvrage est dédiée à la formation de l'État albanais moderne, au régime communiste d'Enver Hoxha et aux crises politiques et sociales qui ont marqué l'histoire récente de l'Albanie. Il comprend aussi une bibliographie sélective et une carte des Balkans occidentaux.

Écrire une histoire des Albanais accessible au grand public, ce n'est pas une tâche facile. Il faut remercier l'auteur de l'avoir assumée et le féliciter pour la qualité du résultat.

Andrei Timotin

Oliver Jens SCHMITT, *Skanderbeg. Der neue Alexander auf dem Balkan*, Regensburg, Verlag Friedrich Pustet, 2009, 432 p.

Les intentions de l'auteur sont clairement exposées dans l'introduction: faire une biographie, raconter la vie d'un héros qui représente, depuis son temps même, la plus connue personnalité du Sud-Est européen. La vie de Skanderbeg – menée à l'époque de la chute de Constantinople et de l'ascension décisive des Ottomans effrayant non seulement le Sud-est – est pleine d'aventures, dans un monde inconnu et sauvage, en tête d'une longue révolte contre les envahisseurs, attractive tant pour ses contemporains que pour les générations suivantes. Une longue série d'œuvres historiques et artistiques (dans tous les genres) l'a pris comme personnage central. Le présent livre s'y range, en essayant la synthèse la plus avisée et la plus riche en informations nouvelles puisées ces dernières décennies dans les archives par les efforts conjugués des historiens de plusieurs pays. En même temps, l'auteur a considéré une condition indispensable la connaissance directe du terrain, du pays, afin de comprendre l'existence de son héros; chose rare pour un historien de quitter son cabinet pour des itinéraires suivant les pas de son héros.

Le livre est conçu comme un récit qui conserve l'évolution des événements dans le temps afin de poursuivre le fil de la révolte, dont son héros est l'âme. Le récit doit rendre compte des deux parties de la vie de Skanderbeg, sa première partie en tant que *l'homme venu des Balkans*, la deuxième en tant que le *héros de la Renaissance*. *L'homme venu des Balkans* est représentatif pour la société traditionnelle, conservatrice de la montagne, une montagne dure et sauvage. La définition de la biographie que Oliver Jens Schmitt propose (p. 10) explique la structure de son livre: «So ist eine Biographie weniger die Beschreibung eines Lebens, sondern erweitert sich ... zu einer Darstellung einer Gesellschaft in Zeitalter einer herausragenden Figur». Le but en est d'éviter la projection des convictions des époques qui lui ont suivi et surtout d'éviter la projection des idées et convictions actuelles. Le contact ininterrompu avec les documents peut éliminer de telles interprétations parasites. Grâce à l'appel permanent des archives, le livre possède un appareil scientifique remarquable. La masse des notes, à la fin du livre, est imposante et très utile.

L'auteur surprend, dès le livre de Barletius, les éléments qui forgent l'image de Skanderbeg comme le deuxième Alexandre le Grand. Il suit la manière dont la personnalité de son héros médiéval reçoit au fur et à mesure les attributs du héros antique.

D'autre part, le livre fournit l'image complexe des contrées révoltées contre les ottomans, caractérisée par plusieurs antagonismes: campagne et villes, fidèles aux nouveaux maîtres, contre montagne et villages révoltés. L'armée de Skanderbeg et l'armée ennemie sont également formées des Albanais, Bulgares, Serbes et Valaques. L'élément liant les soldats de Skanderbeg est plutôt la religion chrétienne, orthodoxe et catholique; pourtant, l'analyse de Schmitt surprend des nuances dans l'opposition entre les musulmans et les chrétiens, nuances qui restent étrangères pour la partie occidentale de l'Europe.

Le système des alliances que Skanderbeg s'efforce de former est présenté dans toute sa complexité: les rapports avec le Royaume de Naples et la République de Venise sont parfois de guerre. Les efforts de Skanderbeg de réunir les forces anti-ottomanes sont dirigés plutôt vers le Sud-est byzantino-slave, mais surtout vers la Hongrie dans une longue et fidèle amitié avec Jean de Hunyadi. Les grandes familles des Balkans (byzantines, slaves, albanaises) ne sont pas toujours unies et leurs rapports sont bien compliqués. Les liens de Skanderbeg avec les catholiques occidentaux et les orthodoxes des Balkans font l'objet de rapports spécifiques. Le système des alliances peut dire quelque chose sur le caractère de l'homme qui a su organiser la révolte, la faisant durer vingt-cinq années. Il apparaît comme le produit de son milieu balkanique. Il parlait couramment plusieurs langues, il changeait assez fréquemment sa religion, en connaissant la foi de chaque région; pourtant, il est difficile de se représenter sa religiosité, si elle existait. On peut savoir plus sur sa fidélité envers ses amis ou alliés, sur sa capacité de prendre part longtemps aux batailles, aux guerres, ayant des connaissances très variées sur les différentes manières de lutter.

Il est intéressant de suivre l'auteur dans son essai de crayonner les portraits du héros que les différents milieux, balkanique, orthodoxe, catholique, turc musulman, ont créés en partant des exploits de Skanderbeg. Chaque tradition culturelle a engendré une autre perception de cette personnalité.

Le livre explique la raison de la lutte ininterrompue de Skanderbeg contre l'Empire Ottoman comme l'accomplissement d'une dette personnelle, la vengeance de la mort de son père ordonnée par le sultan. Un élément de la culture traditionnelle albanaise qui fait que la loi ancienne de la vendetta ne peut pas être transgressée.

La conclusion de cette biographie est que la conséquence et l'acharnement avec lesquels Skanderbeg a lutté jusqu'à la fin, laissant son pays d'origine dévasté, ravagé, l'a transformé dans un symbole de la lutte anti-ottomane aux yeux de tous les Européens, en lui conférant la qualité du héros, dont le souvenir ne s'est jamais perdu.

Ce livre unit les attributs d'une étude historique bien documentée avec les vertus d'un ouvrage littéraire.

Cătălina Vătăşescu

Inventory of the "Lettere e Scritture Turchesche" in the Venetian Archives edited by Maria Pia Pedani, based on the materials compiled by Alessio Bombaci, Leiden – Boston, Brill, 2010, 232 p.

The name of Prof. Maria Pia Pedani is well-known by whoever worked on Venetian documents. She has edited since 1994 the inventory of the great series of the *Documenti turchi*, she edited also, in 1996, with Antonio Fabris, the huge vol. XIV of *Relazioni di ambasciatori veneti al Senato*, collecting priceless reports which were still unpublished, and she is the author of dozens of articles using the information from Ottoman sources about the relationship between Constantinople and Venice. This time, she achieved a much-needed work which had been begun by Alessio Bombaci, the great Orientalist from Naples who left it unfinished when he died in 1979. We have here the summaries of another series of documents – more than eight hundred – which are kept „ai Frari”, the *Lettere e Scritture Turchesche*. Some of these *filze* were returned to Venice after having been held in the Staatsarchiv in Vienna.